



MOLLY O'KEEFE

Affaires privées

Coup d'éclat

J'AI
LU

POUR elle

LOVE ADDICTION

Coup d'éclat

MOLLY
O'KEEFE

AFFAIRES PRIVÉES – 1

Coup d'éclat

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Zeynep Diker*





POUR *elle*

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
WILD CHILD

Éditeur original

Bantam Books, an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York

© Molly Fader, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*À tous ceux qui ont fait semblant un jour...
Quoi que ça veuille dire.*

1

Six mois plus tôt

Jackson Davies savait pourtant à quoi s'en tenir. Vraiment. Il y avait les amis pour qui on pouvait réaliser des travaux difficiles gratuitement, et les autres.

Sean Baxter appartenait décidément à la seconde catégorie. Malgré tout, Jackson parvint à tomber des nues quand Sean s'assit pour regarder la télé alors qu'il s'affairait à poser des plaques de plâtre.

— Tu te fiches de moi !

Jackson jeta le papier de verre par terre. Il était couvert de poussière, de crasse et de sueur. Ça le démangeait. Partout. Accepter d'aider Sean à retaper le vieux bar familial, *L'Abreuvoir*, lui avait semblé une bonne idée quatre mois plus tôt. Un peu de travail physique, des parties de rigolade avec les potes.

Or, jusqu'à présent, Jackson et Brody, le frère de Sean, se coltinaient tout le boulot.

Ça t'étonne ? C'est exactement comme à l'école primaire.

— Je veux juste regarder cette rubrique d'*America Today*.

Le masque de protection de Sean était repoussé sur sa tignasse rousse, révélant un cercle de peau bien net autour de ses lèvres. Jackson et Brody devaient sans doute avoir l'air tout aussi ridicules. Jackson

allait avoir besoin d'une bonne douche avant de se rendre à la mairie.

— Monica Appleby va passer, ajouta-t-il. L'auteure de...

— Tu sais que j'ai un travail qui m'attend ? Un vrai travail.

Jackson ôta sa ceinture porte-outils. Derrière lui, Brody continua de poncer le buffet en acajou qu'il rénouvait. Il était en ville pour la semaine entre deux boulots et s'était engagé à assurer les fonctions de charpentier-esclave pour cette courte période.

Jackson ne pouvait rien pour lui.

— Je suis sûr que Bishop survivra à ton absence un vendredi matin.

— Je suis maire, Sean. Je ne peux pas prendre congé toute la matinée.

Et en vérité, trimer à *L'Abreuvoir* lui était plus facile qu'entrer dans la mairie, ces derniers temps.

Bishop, commune de l'Arkansas, se mourait. Lentement, d'une plaie financière que Jackson ignorait comment réparer. Et Jackson s'enorgueillissait de pouvoir réparer n'importe quoi.

Au moins les cloisons qu'il montait au bar lui procuraient-elles un sentiment d'achèvement.

— Je m'en vais, dit-il. J'ai une réunion avec le conseil municipal, et...

— Chut ! La voilà !

Sean monta le son et même Brody fut contraint d'interrompre son travail acharné pour regarder l'écran.

Monica Appleby était assise sur le canapé dans la pièce verte d'*America Today*. La star de télé-réalité devenue écrivaine était partout dernièrement. Et chaque fois que Jackson l'apercevait en couverture d'un magazine ou à la télévision, la même idée lui traversait l'esprit : *cette nana est un aimant à problèmes*.

Cette beauté à la chevelure de jais et aux iris violets était aussi éclatante qu'un diamant, mais dégageait un je-ne-sais-quoi de sulfureux. Il y avait quelque chose chez Monica qui lui évoquait toutes les choses moralement répréhensibles dont Jackson s'était privé ces sept dernières années. Le bourbon coûteux, la tequila bon marché, les belles femmes dont il ne souhaitait guère connaître le nom, les dîners à base d'entrecôtes, le Strip de Las Vegas, les tickets de stationnement non payés... La totale.

Elle était l'incarnation humaine et incroyablement sublime de tout ce qu'il voulait et ne pouvait avoir.

Il avait mal rien qu'à la regarder.

— Tu te souviens d'elle ? fit Sean. Quand on était gosses ?

Une gamine de six ans, terrifiée, s'accrochant aux jambes de sa mère brutalisée.

— Évidemment que je m'en souviens !

Le bref et cauchemardesque séjour de cette fille à Bishop avait été une période noire, pour lui comme pour la ville, dont les habitants s'étaient alors tous changés en voyeurs. Ces hommes et femmes respectables avaient pourtant mieux à faire que s'attrouper devant le commissariat pour espérer apercevoir Monica et Simone Appleby et toutes leurs souffrances.

— J'adorais l'émission où elle apparaissait avec sa mère, soupira Sean.

Jackson n'avait aucune envie de parler de l'épouvantable série de télé-réalité que les Appleby avaient infligée au monde des années auparavant. Monica avait été une adolescente infernale, et l'impuissance de sa mère à la maîtriser avait donné lieu à un programme télévisuel immensément populaire, quoique de courte durée.

Simone avait sa propre émission à présent, tout aussi mauvaise que la précédente.

— Il faut que je file, répéta Jackson.

— On se voit plus tard ? lui demanda Brody dont les cheveux noirs étaient retenus par un bandana.

Il avait l'air d'un gros dur tandis que son frère ressemblait à un farfadet avec de la poussière de plâtre plein les cheveux.

— Je dois chercher Gwen après l'école. Elle a un entretien pour l'université du Mississippi.

— Je n'arrive pas à croire que ta sœur ait déjà l'âge d'aller à la fac, soupira Brody.

Gwen n'avait que seize ans, mais elle était beaucoup plus intelligente que ses camarades. Et Jackson était tellement désespéré qu'il était prêt à la laisser partir.

— Vous pourriez la fermer deux minutes ? grommela Sean. J'essaie d'écouter !

— Nous nous entretiendrons avec Monica Appleby, mais d'abord discutons des efforts d'un P-DG pour réindustrialiser les petites villes américaines, annonça Jessica Walsh, la présentatrice d'*America Today*.

— Oh, Jessica ! J'ai toujours su que tu étais une allumeuse, dit Sean avant d'attraper la télécommande pour baisser le son.

— Attends ! (Jackson l'arrêta. L'industrie et les petites villes américaines figuraient parmi ses obsessions du moment.) Laisse.

Captivé, Jackson s'avança vers la télé tandis qu'un homme séduisant aux yeux bleus perçants et aux cheveux blonds décoiffés qui lui donnaient l'air d'un croisement entre un surfeur et une star de cinéma emplissait l'écran. Ses dents étaient comme deux rangées de perles. Blanches et étincelantes.

— Dean Jennings, P-DG de Maybream Crackers, les fabricants des Crispity Crackers et des Maybream Crème Cookies, a décidé de relocaliser son usine de l'Amérique latine aux États-Unis, reprit Jessica, qui parvenait à rendre les crackers sexy.

— Ces biscuits sont dégueu, marmonna Sean.

— Moi, j'aime bien, répliqua Brody.

— Ça ne m'étonne pas !

Jackson attrapa la télécommande et monta le volume.

— Mais ce n'est pas tout, poursuivait Jessica, jouant avec ses longues mèches blondes comme une strip-teaseuse danserait autour d'une barre. Il veut réimplanter son usine dans l'une de nos petites villes. Pouvez-vous nous expliquer cette décision, Dean ?

— Maybream a vu le jour dans une petite usine dans la banlieue de New York. Il y a vingt ans, nous l'avons délocalisée en Amérique du Sud. (Le charme de Dean, son air sérieux et son sourire de commercial passaient bien à l'écran ; Jessica avait du mal à détacher les yeux de son interlocuteur.) Mais à l'instant où je vous parle, il y a dans toutes les villes américaines des usines vides et des ouvriers sans emploi. Et j'ai pris conscience... que je ne pouvais pas rester les bras croisés pendant que notre industrie disparaissait, surtout quand il m'était possible d'agir. Je représente une petite entreprise et ne suis pas en mesure de bouleverser l'économie, mais j'ai compris que je pouvais changer l'avenir d'une petite ville américaine en y réimplantant le siège ainsi que le site de production de Maybream Crackers.

— Tout ceci est follement excitant, répondit Jessica. Mais d'après moi, le plus excitant, et en toute franchise, le plus malin en matière de relations publiques, c'est votre collaboration avec *America Today*. (Elle sourit à la caméra.) Et vous, chers téléspectateurs, vous aurez la chance de voter pour votre ville préférée !

— C'est excitant, en effet, et je ne sais pas si c'est malin, mais j'ai pensé que ce serait amusant.

Dans la bouche de Dean, sauver une petite ville sonnait comme un voyage à la mer.

— Expliquez-nous le déroulement des opérations.

Jessica se pencha sur le bureau, comme suspendue aux lèvres de Dean. Ou peut-être était-elle simplement hypnotisée par ses dents.

— Le formulaire de candidature pour désigner une ville est disponible sur Internet, et mon équipe et moi-même examinerons attentivement chaque entrée. Nous choisirons les six qui correspondent le mieux à nos besoins en matière d'infrastructures et de communauté. Une fois que nous aurons nos demi-finalistes, *America Today* fera le voyage avec moi pour observer ces six concurrents de près.

— Voilà un aspect intéressant du concours, dit Jessica. Que recherchez-vous dans une communauté ?

— Eh bien, soupira Dean. Comme nous y installerons notre siège social et notre personnel, il nous faut un lieu qui donne envie d'y fonder une famille. Un endroit simple où il fait bon vivre, mais tourné vers l'avenir et offrant des activités pour les enfants comme pour les parents. Et déjà doté d'une usine.

Oh, Seigneur ! Jackson avait l'impression que cet homme lui chantait la sérénade !

— Ce type ne saurait pas reconnaître un endroit simple s'il l'avait sous le nez ! grommela Sean.

Jackson lui jeta un regard noir par-dessus son épaule.

— Quoi ? s'écria l'autre. C'est un pourri, ce mec. Ça saute aux yeux.

Derrière lui, Brody acquiesçait.

Jackson les ignore, car son cœur était sur le point d'exploser.

Un endroit simple où il fait bon vivre ! Tourné vers l'avenir ! C'est tout nous !

Et, cerise sur le gâteau, Bishop possédait une usine : un établissement spécialisé dans la transformation des gombos, fermé depuis cinq ans. Le bâtiment se dressait là, vide, au sud de la commune. Un rappel de ce

qu'elle fut jadis. Et désormais, un cimetière pour une centaine de boulots perdus.

En tant que maire, Jackson essayait depuis trois ans d'attirer de nouvelles entreprises, de nouvelles industries pour maintenir sa ville à flot, mais il n'avait osé rêver de rouvrir la conserverie.

— Après que j'aurai arrêté mon choix sur les trois finalistes et me serai assuré que ceux-ci possèdent des usines adaptées à Maybream Crackers, poursuivait Dean, je laisserai les Américains voter pour désigner le vainqueur. Et ensemble, nous changerons l'avenir de l'heureuse élue.

— Les candidatures doivent être déposées à la fin du mois, dernier délai, souligna Jessica. Alors si vous connaissez une ville qui selon vous serait idéale pour Maybream Crackers, rendez-vous sur notre site Web !

Un bandeau avec l'adresse du site Internet défila en bas de l'écran.

— Donnez-moi de quoi écrire, s'écria Jackson en tendant la main. Vite ! Avant que ça disparaisse.

— La vache, vieux ! soupira Sean en lui passant un crayon de charpentier petit et oblong. Tu peux retrouver tout ça sur Google, tu sais.

Jackson griffonna l'information sur le mur qu'il avait en partie poncé. Celui-ci serait repeint, mais cela n'empêcha pas Sean de gémir comme si Jackson venait de dégrader le Taj Mahal.

— Dean, conclut Jessica, merci infiniment d'avoir accepté notre invitation et de vous associer à nous pour ce grand projet. J'espère que d'autres entreprises américaines en prendront note et relocaliseront leurs usines sur le sol américain.

— Moi aussi, Jessica. Merci de m'avoir reçu.

Un dernier sourire de vedette de cinéma et Dean Jennings s'en alla.

Ce fut la coupure publicitaire et Jackson baissa le son avant de se tourner vers ses amis.

Leurs expressions sceptiques n'eurent aucune prise sur son enthousiasme débordant.

— Vous avez entendu ça ? C'est comme s'il parlait de Bishop ! (Il brandit un poing victorieux dans les airs. Et il se sentait si confiant, si enjoué, qu'il recommença. Il n'avait pas tellement eu de raisons de manifester ainsi sa joie récemment.) C'est pile ce qu'il nous faut ! Voilà exactement ce dont Bishop a besoin.

— Une émission télé ?

— Quelqu'un pour rouvrir l'usine ! Créer des emplois. De nouveaux emplois. Pour Bishop ! (Le soulagement et l'excitation enivraient Jackson.) Oh, bon sang ! Vous y croyez, vous ? C'est parfait.

— Ce n'est pas gagné, lui fit remarquer Brody.

— Moins ça a de chances de réussir, plus j'y crois, répliqua Jackson. Je suis le roi des situations désespérées.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais il était porté par un élan d'optimisme à toute épreuve.

Sean, comme tout cynique qui se respecte, fronça les sourcils.

Cela suffit à refroidir la bonne humeur de Jackson.

— Ce n'est pas parce que la tête du mec ne te revient pas...

— On ne peut pas se fier aux types comme lui. C'est un fait. Ils obtiennent toujours tout ce qu'ils veulent, déclara Sean.

— Bishop est à l'agonie, Sean. À l'agonie ! On a besoin de cette publicité.

— D'accord, mais une émission de télé ? Et laisser les Américains voter ? Ce genre de truc, c'est toujours bidonné.

— Tu veux que les gens viennent à *L'Abreuvoir* ? Pas seulement les clients réguliers, mais de nouvelles personnes ? Des jeunes ? Des nanas canons ?

— Des canons, ce serait top.

— Tu veux que tes enfants...

— Je n'ai pas d'enfants.

— Mais tu en auras un jour, et tu voudras leur épargner une heure de trajet en bus pour aller à l'école, non ? Si nous ne changeons pas notre base d'imposition, nous perdrons nos écoles. Point. Une occasion pareille pourrait ne jamais se représenter. La ville est exsangue, Sean. Un tiers de la population est parti...

— Je suis au courant.

Sean leva les mains en signe de reddition, mais ne se départit pas de son air renfrogné.

— Dans ce cas, quel est le problème ?

Si Jackson avait été du genre bagarreur, il aurait décroché une droite à Sean Baxter il y a des années. Au jardin d'enfants, peut-être. Et sûrement une centaine de fois après. Rien que pour cette mine boudeuse. Toujours à douter. Toujours à chipoter.

— Tu te rappelles quand on jouait au base-ball au lycée ?

Jackson jeta un coup d'œil à Brody, comme pour dire : « Tu ne voudrais pas m'aider, là, c'est quand même ton frangin ? » mais ce dernier se remit à pincer le mur comme si de rien n'était.

— Comment pourrais-je l'oublier ? On détenait le pire record de l'État.

— On était nuls, c'est vrai. Mais tu sais ce que je me rappelle à propos de toi ? poursuivit Sean.

— Je n'ose l'imaginer.

Sean se pencha sur le comptoir enveloppé par les rayons du soleil et la poussière tourbillonnant dans l'air, et braqua le regard sur les yeux bleu pâle de Jackson.

— Tu voulais frapper un coup de circuit, chaque fois. Même quand un simple coup sûr aurait suffi, tu cognais sur cette balle comme si elle avait insulté ta

mère. Comme si le destin de l'univers dépendait de la force que tu mettais dans ton geste.

— Et grâce à moi, notre équipe enchaînait les coups de circuit.

— Ainsi que les retraits.

Exact.

— Où veux-tu en venir, Sean ?

— J'ai pensé que tu étais fou quand tu as décidé de te présenter à la mairie, mais je t'ai soutenu. Mais cette émission... cette idée... Ça donne l'impression que tu t'acharnes, comme au base-ball.

Jackson s'avança et planta son index dans le sternum de son ami d'enfance.

— C'est précisément ce que je fais, Sean. Et je ne compte pas tergiverser.

Il jeta un coup d'œil au mur et mémorisa l'adresse du site Internet qu'il y avait griffonnée.

Le programme de la journée avait entièrement changé. Il devait s'occuper de remplir ce formulaire de candidature, et vite. Il ne savait même plus qui gardait les clés de l'usine. La mère de Shelby Monroe la dirigeait à l'époque ; peut-être les avait-elle. Il attrapa son portefeuille qu'il avait posé sur l'appui de la fenêtre et sortit du bar par cette chaude matinée de l'Arkansas.

En tant que maire de Bishop, petite ville de quatre mille deux cents habitants, il s'évertuait à arranger tout ce qui n'allait pas au sein de la communauté, et cela, afin de pouvoir la quitter.

Et cette émission lui offrait son ticket de sortie.

Aujourd'hui

Vendredi matin, quand Jackson entra *Chez Cora*, la clochette de la porte tinta et vingt paires d'yeux se tournèrent aussitôt vers lui. Tous les matins de la semaine, ils se retrouvaient au café et attendaient qu'il arrive avec le courrier. Le conseil municipal, les commerçants, Ben du journal... tous le dévisageaient. Avec espoir. Dans l'expectative.

Dans l'attente de ce moment.

Jackson leur présenta la lettre avec un sourire triomphant.

— On est pris !

Cris de joie et applaudissements emplirent la salle, on lui tapa dans le dos, on lui serra la main. Ben le fit asseoir dans le box du coin tandis que Cora lui apportait un morceau de tarte à la rhubarbe.

— Alors ? s'enquit Ben une fois que les acclamations se furent calmées.

Tout le monde s'installa sur les chaises et les banquettes, le dos au comptoir et le visage tourné vers Jackson. Ce dernier mit son dessert de côté ; il avait horreur de manger quand les gens le regardaient.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? ajouta Ben.

— Eh bien, répondit Jackson, en tapant le bord de l'enveloppe contre la table. (Un coup sec. Assuré.

Le son lui plut et il recommença.) Bientôt, Dean Jennings arrivera à Bishop accompagné d'une équipe d'*America Today*. Dean examinera notre usine et l'équipe de tournage filmera quelques séquences qui seront montées, puis diffusées pendant l'émission.

— Quel genre de séquences ? s'enquit Cora.

Ses bras étaient croisés par-dessus son tee-shirt sur lequel on pouvait lire : « Ne me cherchez pas de noises tant que je n'ai pas mangé de tarte ! » Ses cheveux noirs, courts et sans artifices, étaient cachés sous un foulard en soie sauvage noué de façon complexe autour de sa tête. Elle paraissait à la fois méfiante et avide de savoir la suite. C'était une vraie force de la nature.

— Des séquences sur nous. Sur Bishop. Ils disent dans la lettre que celles-ci raconteront notre histoire, répondit Jackson.

Se rappelant les paroles prononcées par Dean pendant *America Today*, il se mit à suer à grosses gouttes, mais il ne pouvait le montrer. Il y avait déjà assez de sceptiques réunis dans la salle.

Le soleil matinal qui entrait par les larges fenêtres faisait rutiler le chrome ; le vinyle rouge des sièges flamboyait presque. Cependant, les visages présents étaient usés. Las. Les réserves d'espoir étaient bien maigres à Bishop ces derniers temps.

— Le centre de création artistique de Shelby Monroe, le *Peabody*, Chez Cora.

Il ouvrit grand les bras, s'efforçant d'afficher son plus beau sourire, et leur désigna le restaurant où ils se trouvaient tous. L'ambiance rétro des lieux ainsi que l'excellente cuisine du Sud avaient été remarquées dans les guides gastronomiques.

— Ils tiennent une bonne histoire avec nous. Une histoire incroyable !

— Tout juste ! renchérit Cora. On devrait être fiers. On devrait hurler sur les toits combien on a trimé dur !

Cora – que Dieu la bénisse, elle et sa tarte à la rhubarbe ! – était l’une de ses plus ferventes supportrices depuis le début. Elle comprenait que remporter la compétition serait profitable à Bishop. Et vu le travail colossal qu’elle avait effectué dans son *diner*, elle misait énormément sur l’afflux de touristes que générerait le concours.

Jackson prit la lettre et en lut la dernière partie.

— « Une fois le tournage terminé, *America Today* diffusera l’ensemble des images à la fin du mois de juillet. Dean Jennings sélectionnera les trois villes finalistes. Des équipes techniques et des reporters d’*America Today* retourneront dans chacune d’elles pour filmer en direct... »

— La Nuit de la Country à *L’Abreuvoir* ! lança Sean, toujours prêt à faire de la pub pour son bar.

— La Nuit de la Country sera mise en suspens jusqu’à l’issue de la compétition, dit Jackson.

L’événement était un véritable cauchemar où la gnôle coulait à flots. Et il était hors de question de l’inclure dans leur « histoire ».

— Qui es-tu ? s’écria Sean. Stellane ?

— C’est Staline, et non.

— Et pour le festival du gombo ? s’enquit Gloria, la chef de police.

— Oui ?

— Il a lieu début août. Les gens commencent déjà à organiser le défilé des chars et les filles se préparent pour le concours de beauté.

— Je bosse sur ma recette de chili, claironna Sean, faisant gémir bon nombre de personnes.

— Aucune raison de l’annuler, répondit Jackson. En fait, ce serait même un joli bonus pour notre récit. On devrait l’avancer au dernier week-end de juillet.

D’aucuns acquiescèrent. Cette année, on célébrait le centenaire du festival, et bien qu’il ne restât plus une

seule usine de gombo en activité dans tout l'Arkansas, les habitants tenaient à leur tradition.

— Bien, fit Cora. Que devons-nous faire ?

— Ne laissez pas traîner vos voitures sur le gazon. Arrosez vos pelouses, plantez des fleurs. Nettoyez vos perrons.

Il regarda fixement Gloria, dont le mari était incapable de passer devant un vide-garage sans emporter un vélo qu'il était sûr de pouvoir réparer et revendre. Leur jardin ressemblait à un cimetière à bicyclettes.

— On n'est pas les seuls ! protesta cette dernière.

— Non, nous sommes tous concernés, en convint Jackson. Je dois repeindre les finitions de ma maison. Je sais que la plupart d'entre vous sont dans le même bateau.

— Qui va payer pour tout ça ? questionna Jim Shore.

Jim était le maire en fonction quand l'usine de transformation de gombos avait exhalé son ultime souffle, mettant une partie de la ville au chômage. Il en avait eu une crise cardiaque. Certains jours, Jackson était certain qu'il suivrait les pas de son prédécesseur.

— Écoutez... faites simplement ce que vous pouvez. Demandez de l'aide si vous en avez besoin. Je sais que Sean adorait donner un coup de main pour la peinture.

— Très drôle, Jackson, grommela l'intéressé, ce qui provoqua le rire de l'assemblée.

— J'ignore quand Dean et la productrice arriveront, dans les prochains jours probablement, mais tâchons de... de nous présenter à eux sous notre meilleur jour. Montrons-leur que Bishop mérite cette seconde chance, que même sans tout ce tralala, notre ville vaut le coup d'œil. Qu'il faut croire en nous !

Il répétait ce petit discours de rassemblement depuis quelques jours déjà (il l'avait légèrement modifié au

cas où ils n'auraient pas atteint les demi-finales) et vu la façon dont les visages s'étaient illuminés, cela avait eu l'effet escompté.

Il n'avait rien à envier à Mel Gibson dans *Braveheart*.

— Merci, monsieur le maire, dit Cora, levant sa tasse de café pour le saluer. Pour tout ce que vous avez accompli.

Il y eut quelques applaudissements. Même Sean reposa sa fourchette assez longtemps pour taper dans ses mains.

Jackson, qui n'aimait guère être au centre de l'attention et que les compliments mettaient mal à l'aise, se rassit sur sa banquette et baissa les yeux sur sa part de tarte. Il adorait la tarte à la rhubarbe, et celle de Cora était la meilleure qu'il avait jamais mangée. Un délice sucré et acidulé susceptible de vous boucher les artères en moins de deux.

Or curieusement, malgré sa victoire, il n'arrivait pas à manger.

S'il vous plaît, pria-t-il, faites que je ne les déçoive pas. Pas maintenant, quand tant de choses sont en jeu.

Si son plan fonctionnait, la ville se relèverait et il serait libre. Libre de quitter Bishop et sa toile collante d'attentes et de devoirs. Il pourrait emménager à Vegas, admirer les belles femmes qui, au premier signe d'intérêt de sa part, ne seraient pas tentées de lui cuisiner un ragoût et de lui parler de mariages printaniers. Il pourrait coucher avec des tas d'entre elles. Plusieurs en même temps, s'il le souhaitait. Il pourrait dormir tard, ou ne pas dormir du tout. Boire à l'excès. Sauter en parachute. Se faire tatouer, pourquoi pas !

Il pourrait faire ce qu'il lui chante.

Mais s'il échouait...

Tu ne vas pas échouer, se répéta-t-il, même s'il ne se sentait plus du tout l'âme de Braveheart. Tu feras en sorte que ça fonctionne, tu réussiras, comme tu l'as fait jusqu'à présent.

Il y avait plus difficile que redresser une ville au bord de la faillite.

S'occuper de Gwen, par exemple. Renoncer à sa vie. Savoir qu'il ne pouvait réparer ce qui était arrivé et se faire rappeler cet échec chaque fois qu'il la regardait. Ça, c'était beaucoup plus difficile.

Cora se glissa sur le siège en face de lui, ses yeux bruns pétillaient d'excitation.

— Elle n'est pas bonne, ma tarte ?

— Si, bien sûr que si.

Jackson rapprocha son assiette et avala une grosse bouchée, malgré un estomac plein des attentes de tout le monde.

— C'est un chien, ça ? demanda la fille derrière le comptoir.

Elle avait le teint frais et lumineux, apanage de la jeunesse, et, semblait-il, des yeux dotés de rayons X.

— Grand Dieu, non ! mentit Monica Appleby, sans la moindre hésitation. Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai un chien ?

— Le porte-chien.

Gwen, d'après son badge, lui désigna le sac rose fluo muni de filets de protection sur les côtés que Monica, l'esprit embrumé par le chagrin et l'épuisement, avait posé sur le comptoir de la réception.

Monica observa l'objet du délit comme si elle le voyait pour la première fois, prête à aller jusqu'au bout de son mensonge si c'était nécessaire pour se rapprocher d'un lit.

Après le pire enterrement de tous les temps, un vol de nuit épouvantable (durant lequel le chien qu'elle n'avait pas, dans le sac qui n'était pas un porte-chien, n'avait cessé de geindre et de glapir comme s'il se faisait torturer par une clique de chats terroristes) et un mémorable trajet en voiture dès potron-minet jusqu'à ce trou paumé où des années auparavant sa vie avait

été bouleversée par une balle, il était hors de question qu'elle se fasse refouler à cause d'un satané clébard.

— C'est donc à cela que ça sert ? fit-elle avec innocence.

— Ne vous en faites pas. Les chiens de moins de dix kilos sont admis au *Peabody*.

Évidemment !

— Eh bien, *si* j'avais un chien, vous m'en verriez rassurée.

La gamine n'était pas dupe ; Monica le devinait à son air grave, mais elle se sentit obligée de s'en tenir à son histoire. *Rien qu'une chose. J'ai besoin qu'au moins une chose aille comme je le souhaite ce soir.*

Gwen finit par hocher la tête, comme si elle s'était résignée à ce que Monica continue à mentir quoi qu'il arrive.

Monica voulut l'embrasser, ce qui en disait long sur son état. Elle était au bout du rouleau.

— La réservation est à quel nom ?

— Monica Appleby.

Il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour regretter de ne pas avoir donné un pseudonyme. L'adolescente leva les yeux vers elle, la bouche entrouverte. Elle observa fixement le buste, le visage et les cheveux célèbres de Monica, puis, comme le tout semblait correspondre à l'image que la plupart des gens se faisaient d'elle, elle poussa un couinement strident.

— Oh, mon Dieu, vous êtes...

Elle hocha la tête, s'efforçant d'esquisser un sourire plutôt qu'une grimace.

— Monica Appleby, je viens de vous le dire.

— Oh, mon Dieu !

Gwen se mit à s'éventer avec les mains, comme pour s'empêcher de défaillir.

— Respirez, dit Monica, parvenant à lui offrir un sourire sincère. (Ce réflexe qu'avaient les gens d'agiter

les mains de façon théâtrale était toujours des plus divertissants.) On surmontera ça ensemble.

— J'ai adoré votre bouquin !

— J'en suis ravie.

— Vous avez vraiment couché avec toutes ces rock stars ?

— Ce sont *eux* qui ont couché avec moi, en fait. Nuance.

— Carrément ! (Gwen soupira comme si elle comprenait. Ce dont Monica doutait.) Vous semblez différente.

— Le look rockeuse/gothique, passé la trentaine, ça devient difficile à porter.

Après tout, même Joan Jett s'était assagie. Et Monica était loin d'être Joan Jett.

Gwen hocha solennellement la tête une fois de plus, l'air d'avoir déjà tout vu depuis son poste derrière le comptoir du *Peabody*.

— Alors... ma chambre ?

— Ah, oui ! Désolée.

Gwen pianota sur son clavier et Monica se détourna légèrement, posa le porte-chien par terre et parcourut les lieux du regard. D'après le site Internet sur lequel elle avait effectué sa réservation, le *Peabody* n'était pas seulement l'unique hôtel à cinquante kilomètres à la ronde, il détenait aussi le douteux privilège d'être la dernière demeure coloniale d'avant la guerre de Sécession de tout l'Arkansas.

Malgré son humeur maussade, Monica devait bien reconnaître que l'endroit était splendide. Le soleil entraît par les vitraux en rosace et ses rayons se réfractaient dans le lustre en cristal avant d'iriser le plafond à caissons et de se mirer sur les tableaux dépeignant des chiens, des chevaux et des champs de coton. Des reflets arc-en-ciel paraient les lambris, et le parquet était baigné de lumière.

D'élégants fauteuils en cerisier étaient rassemblés en petits groupes, n'attendant que l'occasion d'être utilisés lors d'un thé dînatoire. Une desserte à boissons ancienne sur laquelle étaient disposées des carafes remplies d'un liquide ambré étincelant trônait dans un coin, invitant les convives à se servir.

Aucune musique, ce qui lui permettait d'entendre le chant des oiseaux. Le calme.

Tous ces détails d'avant guerre soigneusement restaurés étaient magnifiques.

Si bien que sa peau la démangea et que respirer devint difficile. La crise de claustrophobie n'était pas loin.

Ça va bien se passer, se répéta-t-elle. Tu as bien fait de venir ici.

Non pas qu'elle ait tellement eu le choix, en fin de compte.

Elle prit soudain conscience du silence. Gwen l'observait, attendant sans doute qu'elle dise quelque chose.

— C'est très beau ! fit mine de s'extasier Monica en remontant ses lunettes de soleil sur son nez.

« En cas de doute, fais un compliment. » Elle appliquait souvent ce conseil de Jenna et n'avait encore jamais eu à s'en plaindre.

— Un travail effectué pour l'amour de l'art ! clai-ronna Gwen avec un accent du Sud aussi local que les pêches et les noix de pécan, à croire qu'elle s'était mise à réciter le texte d'une jeune fille de l'aristocratie sudiste ; les employés de réception devaient probablement apprendre un petit discours par cœur.

— Par qui ?

— Pardon ?

— Qui a effectué ce travail ?

Difficile d'imaginer que l'on puisse aimer cet endroit à ce point. Les sentiments qu'elle éprouvait

pour Bishop se situaient à l'opposé et n'étaient pas près d'en bouger.

— Jackson Davies. (Gwen hocha la tête avec l'enthousiasme propre à l'adolescence.) C'est le maire. Il a convaincu plusieurs sociétés historiques d'investir. Une sacrée opération.

— Cool.

Monica repoussa ses lunettes sur son front et frotta ses yeux irrités si fort qu'on aurait pu croire qu'elle souhaitait retirer ses globes oculaires et en finir une fois pour toutes.

— J'aime bien l'émission de votre mère, dit Gwen.

Oh, Seigneur ! Cette conversation allait de mal en pis. Monica voulut dire à sa jeune interlocutrice qu'en plus de l'abrutir avec des inepties, regarder l'émission de télé-réalité de Simone, *Ce que veut Simone*, ne lui attirerait guère sa sympathie.

Ressentant soudain la fatigue des quarante-huit dernières heures, elle soupira profondément.

— Je pourrais... simplement avoir ma clé ?

Le visage de Gwen se décomposa comme si Monica venait d'écraser un lapin sous ses yeux.

Celle-ci remonta la bretelle de son sac à ordinateur sur son épaule. Elle se montrait impolie, elle le savait. Ses verres fumés, son intonation, son mensonge à propos du chien, même le col déchiré de son tee-shirt Sex Pistols paraissaient inconvenants. Cependant elle était à bout de forces et ne se sentait pas capable de gérer une ado en admiration qui voulait parler des frasques de Simone.

Je suis navrée de ne pas correspondre à tes attentes, songea-t-elle. Je ne peux correspondre aux attentes de chacun vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je suis fatiguée et triste, et je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me coucher.

Gwen piqua un fard monumental et se mit à fouiller tout autour d'elle, rassemblant clés et brochures.

— Je suis désolée, Gwen. Je suis crevée.

— Bien sûr, je comprends carrément. (Elle agita la main devant son visage pour lui signifier que ce n'était pas grave, mais Monica se sentit comme la reine des mégères.) Oh, au fait ! Je crois que ceci est pour vous.

Troublée et rouge comme une pivoine, Gwen lui tendit une feuille de papier à lettres ivoire pliée.

Monica la regarda comme s'il s'agissait d'un serpent.

— Pour moi ?

Gwen hochâ la tête, secoua la feuille.

Monica la déplia avec soin, comme si un faux mouvement risquait de la faire exploser.

« Bienvenue, disait le message. J'adorerais vous accueillir à Bishop en personne. Une fois que vous aurez pris le temps de vous installer, je vous prie d'accepter mon invitation pour un dîner léger chez moi. Sincèrement, Jackson Davies. »

Waouh. Eh ben, ça alors !

— Comment ce Jackson savait-il que j'étais en ville ? s'enquit-elle.

— Jackson ? (Gwen haussa les épaules de cette façon ancestrale propre aux adolescents qui exprimait un large panel de sentiments.) Il sait tout. C'est une petite ville.

La faute à ce satané article de *Rolling Stone* ! Elle avait dit au reporter qu'elle se rendait à Bishop pour écrire sur son père, un musicien de jazz qui n'avait jamais vraiment percé, mais qui était passé à la postérité grâce à la manière dont il était mort. Jackson avait dû le lire.

Peut-être voulait-il l'aider à solliciter des entrevues. Lui fournir les rapports de police.

Ou peut-être son éditeur avait-il téléphoné pour informer les habitants.

Quoi qu'il en soit, c'était l'encouragement dont elle avait besoin pour se mettre au travail.

« Merci pour l'invitation. J'accepte bien volontiers », griffonna-t-elle en bas de la note avant de la replier et de la confier à Gwen.

— Vous voulez bien la lui faire parvenir ?

Les yeux écarquillés, Gwen hocha la tête.

Monica attrapa la clé et souleva le porte-chien. Dedans, Reba aboya une fois. Un son reconnaissable entre tous. Gwen – que Dieu la bénisse – fit mine de n'avoir rien entendu.

— En haut des escaliers, à gauche, indiqua-t-elle à Monica qui lui tourna le dos. (Ce qui n'empêcha pas Gwen de continuer à parler, manifestement incapable de la laisser s'éloigner sans rien dire.) Pourquoi êtes-vous à Bishop ? Parce que... les gens comme vous ne viennent jamais ici.

— J'écris un livre sur le meurtre, répondit-elle dans un soupir.

Les yeux de Gwen s'ouvrirent comme des soucoupes ; l'odeur du scandale, des peines de cœur et du sang flotta dans l'air.

— Quel meurtre ? murmura-t-elle.

— Celui de mon père.

3

Monica prit l'expression figée par la stupeur de Gwen comme le signal pour s'en aller, se retenant de courir sur le tapis à motif de roses et de lierre, dans l'escalier et jusqu'à l'autre bout de la demeure coloniale si superbement restaurée. Elle ouvrit la porte fermée à clé et se glissa dans la pénombre silencieuse de sa chambre. Les rideaux étaient tirés pour protéger la pièce des rayons brûlants du soleil et le lit, avec son épais matelas et ses couvertures blanches comme neige, l'invitait à s'y allonger.

Reba aboya à nouveau.

— Calmos ! grommela Monica avant d'entrer dans la salle de bains avec le porte-chien.

Elle le posa par terre avec attention, descendit la fermeture Éclair sur le côté et attendit que le canidé à l'allure la plus ridicule au monde en sorte à toute berzingue. Or, la chienne se contenta d'émettre un petit geignement de l'intérieur du sac.

« Elle est pourrie gâtée, lui avait dit Jenna. Caractérielle et exigeante. Vous êtes faites l'une pour l'autre. »

Monica leva les yeux au ciel et s'agenouilla. L'animal se tapit au fond du sac. Ses rubans roses tremblaient, son collier en strass étincelait sous l'éclairage de la salle de bains.

— Viens ici, le chien.

Celui-ci ne bougea pas.

Monica soupira et pria Dieu de lui donner la force. Jenna lui avait confié cette bestiole comme s'il s'était agi de son enfant, et Monica, déjà au plus bas, éreintée tant physiquement qu'émotionnellement par la maladie de son amie et toutes les factures d'hôpital, avait accepté. Elle avait accepté comme si elle avait eu hâte de s'occuper d'une autre créature. Comme si la compagnie d'un chien chinois à crête était ce qu'il manquait à sa vie solitaire.

— J'habite dans des hôtels. Je n'aime pas les chiens. Jenna devait être désespérée, elle ne m'aurait jamais choisie sinon, dit-elle à Reba, appuyant les coudes sur les carreaux immaculés de la salle de bains.

Reba s'approcha doucement. Ses pattes et ses oreilles couvertes de fourrure blanche tremblaient à mesure qu'elle s'avavançait vers la lumière. Elle cilla devant cette pièce inconnue, si peu familière, et porta son regard par-delà Monica comme si elle cherchait sa maîtresse.

— Elle me manque aussi, soupira Monica, se prenant le visage entre les mains.

Elle cligna les paupières pour refouler ses larmes : l'heure n'était plus au deuil. Elle avait du pain sur la planche, un bouquin à écrire et les factures de Jenna à payer.

Elle toucha le ruban rose niché dans la touffe hirsute qui entourait la tête de l'animal dont le corps maigre et tacheté était autrement dépourvu de poils.

— Si tu savais à quel point tu as l'air ridicule, murmura-t-elle.

Comme si elle était offensée, Reba grogna et fit claquer ses mâchoires.

Monica se redressa, passa le bras sous le ventre lisse de Reba (un geste qui lui parut incongru et trop intime et qui la mit fort mal à l'aise) et la souleva pour

la regarder au fond de ses petits yeux bruns presque enfouis sous la fourrure laiteuse.

— J'ignore quoi faire de toi.

Reba s'agita et Monica la reposa par terre. Reprenant délicatement appui sur ses pattes, la chienne traversa la salle de bains au pas de course pour regagner la chambre à coucher plongée dans le noir. Elle sauta sur le lit, tourna sur elle-même avant de se rouler en boule sur l'oreiller le plus proche de la fenêtre.

Monica laissa retomber sa tête et se demanda quelles autres bizarreries allaient survenir dans sa vie au cours de cet effroyable voyage dans la contrée des souvenirs.

— C'est mon côté, dit-elle à la chienne, qui n'en eut cure.

Après une sieste de quatre heures, elle envoya plusieurs e-mails pour rassurer son agent et son éditeur. Oui, elle était arrivée sans encombre. Oui, elle allait bien et elle était follement excitée, impatiente même, de s'atteler au travail dès lundi.

Ce qui lui laissait encore quelques jours de répit avant de devoir penser à son père et au meurtre.

« *Meurtre* » est-il le terme adéquat ? Monica n'était pas sûre du jargon dès lors qu'il s'agissait de légitime défense. *Tué ?*

Par la fenêtre, elle vit un oiseau fendre un ciel si bleu qu'elle en eut mal aux yeux.

Elle était venue à Bishop pour raconter la nuit où sa mère avait tué son père en situation de légitime défense.

C'était moins spectaculaire qu'un meurtre, mais c'était beaucoup plus exact.

Je partirai de là.

Elle descendit à la réception, tenue à présent par un jeune homme aux cheveux noirs gominés. On voyait une petite marque sur son nez, un trou percé pour un anneau. Les piercings étaient sans nul doute interdits dans ce boulot.

Le garçon l'aperçut et arbora un immense sourire, en proie à une excitation incontrôlable qui le faisait presque léviter. Certains jours, elle avait l'impression d'être l'idole des ados piercés. L'incarnation de la rébellion adolescente sous toutes ses formes.

Tu as écrit un foutu bouquin sur le sujet. Tu t'attendais à quoi ?

À rien de tout ça, en vérité. Rien, dans sa vie, ne s'était déroulé comme elle l'avait escompté, et les deux dernières années avaient été tellement surréalistes qu'elle se reconnaissait à peine et se demandait où était sa place dans ce monde.

— Gwen a dit que vous étiez là, fit-il tandis qu'elle s'avançait vers le comptoir, situé en dessous du large escalier en colimaçon. Je ne l'ai pas crue.

Monica, revigorée après une sieste et un peu de café, parvint à le gratifier d'un sourire éclatant.

— Me voici.

— Est-ce que je pourrais... (le garçon leva son téléphone)... vous prendre en photo ?

— Voilà le topo, répondit-elle en jetant un coup d'œil au badge du jeune homme, Jay. Imaginons que tu prennes cette photo et que, même si tu ne penses pas à mal, dans ton excitation tu la postes sur ta page Facebook. Ou sur Twitter. Avant que tu aies pu dire « ouf », nous serons assaillis par des connards munis de caméras.

Elle grimaça pour appuyer son propos, mais Jay avait déjà rangé son portable. La plupart des gens avaient simplement besoin qu'on leur explique la théorie des dominos. Ou comment une image pouvait ruiner une vie entière.

— Je suis venue ici...

— Écrire sur le meurtre. (Monica ne le corrigea pas ; cela lui sembla trop d'efforts.) Je sais. Gwen l'a dit. Mon père était à *L'Abreuvoir* cette nuit-là, avec mon oncle et quelques amis. Je parie que vous pourrez lui parler. Je parie que vous pourrez leur parler à tous !

— C'est super, Jay, mentit-elle.

Ça n'avait rien de génial. L'idée l'écœurait. Cependant, elle avait besoin de s'entretenir avec les témoins de cette tragédie. Telle était la réalité. Dans son dernier livre, *La Rebelle*, elle s'était contentée de se confier, de se raconter à cœur ouvert sur la page blanche. Or, cette fois, c'était impossible. Elle n'avait que six ans la nuit des faits. Et ses souvenirs étaient confus, la plupart enfouis volontairement. Elle serait obligée de discuter avec des gens qui se rappelaient l'incident bien mieux qu'elle.

Et elle ne doutait pas une seconde que cette ville adorerait ça. S'il y avait une vérité universelle au monde, c'était que l'humanité raffolait de scandale et de souffrance.

— Et j'en prends bonne note, ajouta-t-elle, mais j'étais descendue pour savoir si j'avais eu des messages. Ou des appels.

— Aucun appel. Mais, tenez.

Jay lui tendit une autre feuille de papier à lettres pliée. Une note. Elle échangeait des notes avec un dénommé Jackson Davies.

Parfois, sa vie lui semblait étrange, même à elle.

« Le dîner aura lieu à 18 heures. Rejoignez-moi pour un cocktail à 17 heures. »

Son adresse était inscrite au bas du message.

« Merci, je vous retrouverai à 17 heures », écrivit-elle, puis elle replia la note et la tendit à Jay. Qui, aussi solennellement que s'il s'agissait du traité de Versailles, la prit et la posa sur le bord du comptoir.

— Je la lui ferai porter, dit Jay, confirmant à Monica qu'elle était tombée dans le terrier du lapin blanc¹ et avait bel et bien remonté le temps.

1. Référence au roman *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*, écrit par Lewis Carroll. (N.d.T.)

Elle remercia Jay et regagna sa chambre, se demandant comment elle allait s'habiller.

Et ce qu'elle allait faire du chien.

Une demi-heure plus tard, on sonna à la porte. La sonnerie retentit dans toute la maison. Jackson dévala l'escalier et traversa le vestibule pour s'inspecter dans le miroir au-dessus du buffet de la salle à manger. Il disciplina ses cheveux et rajusta sa cravate. Le choix n'avait pas été facile, mais il avait finalement opté pour la jaune. Soudain, il regretta de ne pas avoir choisi la bleue.

L'espace d'un instant, se sentant tout chose et ne sachant quoi dire, il souhaita s'éclipser par la porte de derrière. Traverser le jardin pour rejoindre les champs qui s'étendaient par-delà les arbres. Marcher sans s'arrêter. Franchir la frontière de l'Arkansas et gagner le Mississippi. Il changerait de nom. Réécrirait son histoire. Se soûlerait comme un porc, coucherait avec une parfaite inconnue. Déclencherait une bagarre.

Il ne s'était jamais bagarré. N'était-ce pas curieux ? La plupart des hommes s'étaient trouvés mêlés à une rixe avant leurs trente ans. Il passait à côté de tout.

La sonnette carillonna à nouveau.

Ah oui. La vraie vie. Le dîner et le sauvetage de Bishop.

Il pénétra dans le vestibule, et, à travers les vitres qui encadraient la porte, il distingua une mince silhouette, vêtue d'une jupe. Une femme. *Intéressant*. Et elle était seule, semblait-il.

Marianne, la domestique, avait préparé beaucoup trop de nourriture.

Il ouvrit la porte.

— Bienvenue...

Les mots moururent sur ses lèvres. C'était une femme magnifique... sublime, même. Elle déga-

geait une sensualité torride dans sa jupe noire et son chemisier vert cintré par une ceinture rouge qui épousait sa taille et sa somptueuse poitrine. Une véritable invitation aux regards et aux caresses. Jackson était subjugué. Elle parvenait à suggérer un érotisme débridé tout en restant totalement couverte ; un art dans lequel certaines femmes excellaient. Il adorait cet art, l'approuvait pleinement. Elle portait des escarpins vermillon, à talons hauts avec le bout découvert.

Jackson les approuva également.

Il ne perdit pas son temps à penser à tous les ébats sexuels qu'il ratait, coincé dans cette ville qui attendait de lui qu'il fût une figure paternelle doublée d'un moine. S'égarer à de telles idées anéantirait toute maîtrise qu'il avait de lui-même. Toutefois, contempler cette femme, avec son vernis rose vif sur les orteils, lui fit prendre douloureusement, dramatiquement, conscience de son abstinence forcée.

Elle avait une épaisse chevelure noire, presque bleue dans la nuit, et, sous l'effet de l'humidité, ses boucles ébène chatouillaient son menton et le coin de ses yeux. Il ressentit comme un fourmillement dans les tréfonds de son esprit. L'éveil d'un souvenir. Ces iris violets lui étaient familiers... très familiers.

— Monica Appleby ? (Ses bonnes manières légendaires le désertèrent aussitôt.) Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Ses sourcils de jais s'arquèrent jusqu'à toucher quasiment la naissance de ses cheveux et sa bouche s'ouvrit grand, révélant la pointe de ses dents d'albâtre. Il trouva même ses dents érotiques, ce qui prouvait à quel point sa vie sexuelle était consternante.

— C'est vous qui m'avez invitée.

— Vous travaillez pour *America Today* ?

— L'émission de télé ? Non.

— Dans ce cas, que... (Il s'interrompt, comprenant soudain ce qui avait dû se passer.) Il y a eu une confusion entre les notes.

— Si seulement il existait des moyens de communication plus fiables.

Il ne s'offusqua guère de son sarcasme.

— Touché.

Sans raison valable, il se rappela l'unique fois où il avait vu Monica en personne. Trois jours après l'incident. Jackson, âgé de cinq ans, n'avait pas été capable de mettre des mots sur la sensation désagréable qui avait envahi son estomac quand il avait regardé Simone et Monica, abattues, meurtries et terrifiées, monter dans leur voiture et s'éloigner. Cependant il savait, déjà à l'époque, qu'il s'agissait là d'un moment privé dont il n'aurait jamais dû être témoin. Voilà pourquoi il n'avait jamais regardé cette horrible série de télé-réalité dans laquelle les deux femmes avaient figuré seize années plus tôt. Ni l'émission plus récente de Simone. Et c'était également pour cela qu'il n'avait pas lu le best-seller de Monica, *La Rebelle*, que n'importe qui d'autre sur la planète semblait avoir dévoré l'année passée.

À la regarder à présent, à admirer sa beauté et son calme, il était difficile d'imaginer qu'elle avait été cette fille-là, une gamine perdue et terrorisée. Et encore plus difficile de croire qu'elle se trouvait là, chez lui. Belle et voluptueuse, une carte postale du monde extérieur.

Soudain, la nuit prit une toute nouvelle dimension, et il fut ravi que ce ne soit pas Dean Jennings sur son perron.

— Repartons de zéro, d'accord ? fit-il. Je suis Jackson Davies.

Il lui tendit la main et elle rit, bien que son intonation fût teintée de suspicion.

— Monica Appleby.

Lorsqu'ils se serrèrent la main, Jackson constata qu'il n'avait pas envie de lâcher celle de Monica. Elle était si douce, et sa paume si chaude. Il sentit son sang battre plus fort dans ses veines.

— Enchanté, mademoiselle Appleby. (Il fit un pas de côté.) Peut-être parviendrai-je à mieux vous expliquer la confusion dont nous avons été victimes autour d'un cocktail.

Bizarrement, son invitation l'amena à froncer les sourcils, ce qui déclencha en lui une grosse réaction en chaîne. Les femmes ne l'observaient pas ainsi. Elles souriaient et roucoulaient. Elles tentaient de l'amadouer avec leurs plats mijotés et leurs projets de mariages printaniers secrets.

— Vous êtes un modèle de politesse, dites-moi, répondit-elle. Y aurait-il, dans le manuel des bonnes manières du Sud, un chapitre consacré aux façons de se comporter avec ses hôtes quand ils ne sont pas ceux qu'on attendait ?

— Je ne l'ai pas feuilleté depuis des années, mais je suppose que oui. (Il sourit.) La politesse vous dérange ?

— En effet. Les gens pensent rarement ce qu'ils disent lorsqu'ils se montrent polis. La plupart du temps, ils pensent même tout l'inverse.

Jackson rit, à la fois charmé et sur le qui-vive, prêt à toute éventualité. Un sentiment enivrant.

— Vous n'avez pas tort.

Elle émit un petit ricanement de mépris et il adora ça. Un son si irrespectueux, si franc. Cela lui plut tellement qu'il agit sur un coup de tête, s'écartant du chemin qu'il avait méticuleusement tracé pour lui-même et pour la ville. Il n'y avait pas de place dans sa vie pour les détours. Son objectif : gagner le concours, faire en sorte que sa sœur entre sans encombre à l'université et se tailler une fois pour toutes de Bishop. Voilà son chemin.

Cependant, quand Monica Appleby sonnait à votre porte, il fallait être idiot pour la congédier.

Il lui tendit le bras, l'invitant à entrer.

— Je vous en prie. Joignez-vous à moi pour le dîner.

Elle mit quelques secondes à répondre. Quels que soient les motifs de son hésitation, ils étaient sérieux, ce qui intrigua Jackson pour des raisons toutes différentes. Les gens lui accordaient leur confiance d'habitude. Monica ne le connaissait pas, et c'était excitant. Voire dangereux.

— D'accord.

Elle entra dans sa demeure qui sentait le renfermé et l'ennui, plombée par une atmosphère de responsabilité et de respectabilité, et y jeta aussitôt un souffle frais.

Alors qu'elle avançait vers lui, il flaira l'odeur de quelque chose de féminin et de compliqué.

Le délicieux arôme des problèmes.

Il ne fallut que quelques secondes aux yeux de Monica pour s'habituer à la décoration mais, une fois que ce fut fait, l'endroit lui parut tout à fait familier. Le *Peabody* était un lieu accueillant mais il péchait par... un excès de mise en scène. Telle une belle femme consciente de son attrait.

La maison de Jackson, en revanche, bien qu'aussi imposante que le *Peabody*, était avant tout très cosy, avec son lot d'objets usés et charmants. Elle lui rappelait, non sur le plan de l'agencement ou de l'espace mais dans les détails et l'énergie qu'elle dégagait, celle de la mère de Jenna dans la banlieue de Nashville où Monica avait passé les deux derniers mois aux côtés de son amie mourante.

Ayant connu une enfance et une adolescence vagabondes, privée de ses racines, Monica avait beaucoup étudié les maisons. Et la différence entre une maison

et un chez-soi n'était pas quelque chose de tangible, c'était une sensation. Le sentiment laissé par plusieurs existences vécues ensemble, en tandem ou en opposition, avec tous les drames, les bonheurs et les complications que cela engendrait.

Elle soupira, ses tensions se dissipant quelque peu.

Le vestibule s'ouvrait sur deux pièces. Par la porte à sa gauche, elle entra aperçut un canapé douillet avec plusieurs coussins moelleux et ornés de broderies jetés nonchalamment à leurs extrémités. Sur l'un d'eux on pouvait lire : « La famille, c'est pour toujours ».

Hmm. Une promesse ou une menace ?

Dans la pièce de droite trônait une grande table en noyer agrémentée d'un modeste vase de roses incarnadines en son centre. Un chien noir, au museau entouré de blanc, traversa la salle à manger pour les rejoindre dans le hall. Il se frotta contre les jambes de Monica, pour la saluer, puis se dirigea dans le salon où il soupira avant de se laisser tomber sur le parquet devant le canapé. Son collier tinta tandis qu'il s'installait.

— Nous dînerons à l'arrière, l'informa Jackson.

Il avait une voix virile et grave, évoquant un chocolat noir relevé d'une pointe d'épices, une syrah de Californie qui aurait parfaitement vieilli. Monica la ressentit comme une caresse le long de sa colonne vertébrale, sur sa nuque, lui rappelant l'espace d'un court instant que ce monde recelait encore bien des plaisirs.

Absolument tout chez Jackson paraissait fait pour la volupté. Pour l'élégance. Il était élancé, mais bien bâti là où il le fallait. Sa veste en lin semblait cousue sur mesure pour épouser ses épaules et, quand il lui souriait, elle ne pouvait s'empêcher de se rembrunir.

Ce n'était pas seulement son allure séduisante ; elle avait connu un tas de mecs canons au cours de sa vie. Sa mère, après tout, était Simone Appleby.



11660

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
Par GRAFICA VENETA
le 4 décembre 2016.

Dépôt légal décembre 2016.
EAN 9782290138588
OTP L21EPSN001695N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion